

Je finirai ces observations par une réflexion sur les deux voyageurs que je viens de citer ; elle pourra être utile à nos mœurs. Spon était Français , et Georges Wheler Anglais. Ils voyagèrent en société dans l'Archipel. Le premier nous en a rapporté beaucoup d'inscriptions et d'épithaphes grecques , et nos savants du dernier siècle l'ont fort vanté. L'autre nous a donné les noms et les caractères de beaucoup de plantes fort curieuses qui croissent sur les ruines de la Grèce , et qui jettent , à mon gré , un intérêt fort touchant dans ses relations : il est peu connu parmi nous. Suivant les titres que l'un et l'autre se donnent , Jacob Spon était médecin agrégé de Lyon , et fort curieux des monuments des hommes ; Georges Wheler était gentilhomme , et enthousiaste de ceux de la nature. Il semble que leurs goûts devaient être tout-à-fait différents ; que le gentilhomme devait aimer les monuments , et le médecin les plantes ; mais , comme nous le verrons dans la suite de ces Études , nos passions naissent des contraires , et sont presque toujours opposées à nos états. C'est par une suite de cette loi harmonique de la nature , que , quoique ces voyageurs fussent , l'un Anglais et l'autre Français , ils vécurent dans la plus parfaite union. Je remarque à leur louange qu'ils se sont cités mutuellement avec éloge. Ministres d'état , voulez-vous former des sociétés qui soient bien unies entre elles ? ne mettez pas des académiciens avec des académiciens , des militaires avec des militaires , des marchands avec des marchands , des moines avec des moines : mais rapprochez les hommes d'états opposés , et vous verrez régner entre eux l'harmonie ; pourvu toutefois que vous en écartiez les ambitieux , ce qui n'est pas aisé , puisque l'ambition est un des premiers vices que nous inspire notre éducation.

20 PAGE 195.

Plus d'un gourmand a déjà fait cette observation , mais en voici une à laquelle peu d'hommes s'arrêtent : c'est qu'en tout genre , et par tout pays , *les choses les plus communes sont les meilleures.*

21 PAGE 200.

De toutes les corruptions , celle de la chair humaine est la plus dangereuse. En voici un effet bien étrange , que rapporte Garcilasso de la Vega , dans son *Histoire des guerres civiles des Espagnols dans les Indes* , partie III , tome I , chap. XLII. Il observe d'abord que les Indiens des îles de Barlovento envenimaient leurs flèches , en en mettant les pointes dans des corps morts ; et il ajoute ensuite : « Je rapporterai ce que j'ai vu arriver de l'un des quartiers du corps « de Carvajal , qu'on avait mis sur le chemin de Collasuyu , qui est au midi de « Cusco. Nous sortîmes un dimanche , pour aller à la promenade , dix ou « douze écoliers que nous étions , tous mestifs , c'est-à-dire fils d'Espagnols et « d'Indiennes , dont le plus âgé n'avait pas douze ans. Ayant aperçu à la cam- « pagne un des quartiers du corps de Carvajal , il nous prit envie de l'aller « voir ; et nous en étant approchés , nous trouvâmes que c'était une de ses « cuisses , dont la graisse était coulée à terre. La chair en était verdâtre et

« toute corrompue. Comme nous regardions cet objet funeste , un des plus « hardis d'entre nous se mit à dire : Je gage que personne ne l'oserait toucher ; « un autre dit que si. Enfin le plus hardi de tous , qu'on appelait Barthélemy « Monedero , croyant faire une action de courage , enfonça le pouce de sa « main droite dans cette cuisse corrompue , où il entra tout entier. Cette action « nous étonna tous si bien , que nous nous éloignâmes de lui , de peur d'en être « infectés , en lui criant : O le vilain ! Carvajal te paiera de ton effronterie. « Cependant il s'en alla droit à un ruisseau qui était là tout auprès , où il se « lava la main plusieurs fois , et se la frota de boue , puis s'en retourna en son « logis. Le lendemain il revint à l'école , où il nous montra son pouce qui « s'était extrêmement enflé ; mais , sur le soir , toute la main lui vint grosse « jusqu'au poignet , et le jour d'après , qui était le mardi , elle s'enfla jusqu'au « coude , tellement que la nécessité le contraignit d'en dire la cause à son père. « On appela d'abord les médecins , qui lui bandèrent étroitement le bras , et « le lièrent au-dessus de l'enflure , y apportant tous les remèdes qu'ils jugèrent « pouvoir servir de contre-poison. Avec tout cela néanmoins , peu s'en fallut « que le malade n'en mourût ; et il ne réchappa qu'avec beaucoup de peine , « après avoir été quatre mois entiers sans tenir la plume à la main , tant il « l'avait faible. »

On peut conclure de cet événement combien les émanations putrides de nos cimetières sont dangereuses pour les habitants des villes. Nos églises de paroisse , où l'on enterre tant de cadavres , se remplissent d'un air si corrompu , surtout au printemps , lorsque la terre vient à s'échauffer , que je les regarde comme une des principales sources des petites-véroles et des fièvres putrides qui règnent dans cette saison. Il en sort alors une odeur fade qui soulève le cœur. Je l'ai éprouvé , notamment dans quelques unes des principales églises de Paris. Cette odeur est bien différente de celle que produit la foule des hommes vivants , car on ne sent rien de semblable dans les églises des couvents , où l'on n'enterre que peu de monde.

Il serait digne de la curiosité des anatomistes d'examiner pourquoi la putréfaction des corps détruit l'économie animale de la plupart des êtres , et pourquoi elle ne dérange point celle des bêtes carnassières. Beaucoup d'espèces d'insectes et de poissons se nourrissent de cadavres. Je remarque que la plupart de ces animaux n'ont point de sang , qui est le premier fluide qui soit affecté par la corruption , et que les ouvertures par où ils respirent ne sont point les mêmes que celles par où ils mangent. Mais ces raisons ne peuvent s'appliquer aux vautours , aux corbeaux , etc.

22 PAGE 250.

Je présume que c'est une espèce particulière d'araignée. Je crois qu'il y en a d'autant d'espèces qu'il y en a de celles des insectes. Elles ne tendent pas toutes des filets ; il y en a qui attrapent leur proie à la course ; d'autres leur dressent des embuscades. J'en ai vu une à Malte très singulière , et qui est fort commune

dans toutes ses maisons. La nature a donné à cette araignée de ressembler par la tête et par la partie antérieure du corps à une mouche. Lorsqu'elle aperçoit une mouche sur un mur, elle s'en approche d'abord fort vite, en observant toujours de se mettre au-dessus d'elle. Quand elle en est à cinq ou six pouces, elle s'avance fort lentement, en lui présentant une ressemblance trompeuse; et, lorsqu'elle n'en est plus éloignée que de deux ou trois pouces, elle s'élance tout-à-coup sur elle. Ce saut, fait sur un plan perpendiculaire, devrait la précipiter à terre; point du tout. On la revoit toujours sur le mur, soit qu'elle ait manqué ou saisi sa proie, parcequ'avant de s'élancer, elle y attache un fil qui l'y ramène. Philosophes cartésiens, regardez donc les bêtes comme des machines!

²³ PAGE 256.

Les politiques, en classant les gouvernements par ces ressemblances extérieures de formes, ont fait comme les botanistes, qui comprennent dans la même catégorie les plantes qui ont des fleurs ou des feuilles semblables, sans avoir égard à leurs vertus. Ceux-ci ont mis dans la même classe le chêne et la pimprenelle; ceux-là, la république romaine et celle de Saint-Marin. Ce n'est pas ainsi qu'on doit observer la nature; elle n'est partout que convenance et harmonie. Ce ne sont pas ses formes, c'est son esprit qu'il faut étudier.

Si dans l'histoire d'un peuple vous ne faites pas attention à sa constitution morale et intérieure, dont presque aucun historien ne s'occupe, il vous sera impossible de concevoir comment des républiques bien ordonnées en apparence se sont ruinées tout-à-coup; comment d'autres, au contraire, où tout paraît dans l'agitation, deviennent formidables; d'où vient la durée et le pouvoir des états despotiques, si décriés par nos écrivains modernes; et d'où vient enfin qu'après ces beaux règnes de Marc-Aurèle et d'Antonin, qu'ils ont si vantés, l'empire romain acheva de s'écrouler. C'est, je l'ose dire, parceque ces bons princes ne songèrent qu'à conserver la forme extérieure du gouvernement. Tout était tranquille autour d'eux: il y avait une forme de sénat; le blé ne manquait point à Rome; les garnisons dans les provinces étaient bien payées; point de séditions, point de troubles; tout allait bien en apparence; mais pendant cette léthargie, les riches augmentaient leurs grandes propriétés, le peuple perdait les siennes; les emplois s'accumulaient dans les mêmes familles. Pour avoir de quoi vivre, il fallait s'attacher aux grands: Rome ne renfermait plus qu'un peuple de valets. L'amour de la patrie s'éteignait. Les malheureux ne savaient de quoi se plaindre: on ne leur faisait point de tort. Tout était dans l'ordre; mais, par cet ordre, ils ne pouvaient plus parvenir à rien. On n'égorgeait pas les citoyens comme sous Marius et Sylla, mais on les étouffait.

Dans toute société humaine il y a deux puissances, l'une temporelle et l'autre spirituelle. Vous les retrouverez dans tous les gouvernements du monde, en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique. Le genre humain est gouverné comme le corps humain: ainsi l'a voulu l'auteur de la nature, pour la conser-

vation et le bonheur des hommes. Lorsque les peuples sont opprimés par la puissance spirituelle, ils se réfugient auprès de la temporelle; quand celle-ci les opprime à son tour, ils ont recours à l'autre. Quand toutes deux s'accordent pour les rendre misérables, alors naissent en foule les hérésies, les schismes, les guerres civiles, et une multitude de puissances secondaires qui balancent les abus des deux premières, jusqu'à ce qu'il en résulte enfin une apathie générale, et que l'état se détruise. Nous approfondirons ce grand sujet tout à l'heure, en parlant de la France. Nous verrons que, quoiqu'il n'y ait de droit qu'une puissance, il y en a en effet cinq qui la gouvernent.

²⁴ PAGE 244.

Ce jugement des nègres modernes leur fait beaucoup d'honneur: ils sentent le prix inestimable des lumières; mais s'ils avaient vu en Europe le sort de la plupart des gens de lettres, et celui des gens qui y ont de l'or, ils auraient renversé leur tradition.

Des opinions semblables se retrouvent chez les autres noirs de l'Afrique, et entre autres chez les noirs des îles du Cap-Vert, comme on peut le voir dans l'excellente relation que Georges Roberts nous en a donnée; cet infortuné navigateur se réfugia dans celle de Saint-Jean, où il reçut, de la part de ses habitants, les preuves les plus touchantes de générosité et d'hospitalité, après avoir éprouvé un traitement atroce de la part des pirates anglais, ses compatriotes, qui lui pillèrent son vaisseau.

Cependant, il faut l'avouer, si quelques peuplades de l'Afrique nous surpassent en qualités morales, en général les nègres sont très inférieurs aux autres nations par celles de l'esprit. Ils n'ont pas encore eu l'industrie de dompter l'éléphant des Asiatiques. Ils n'ont perfectionné aucune espèce de culture; ils doivent celle de la plupart de leurs végétaux alimentaires aux Portugais et aux Arabes; ils n'exercent aucun des arts libéraux qui faisaient cependant des progrès chez les habitants du Nouveau-Monde, bien plus modernes qu'eux; ils sont dans une partie du continent d'où ils pouvaient aisément pénétrer jusqu'en Amérique, puisque les vents d'est les y portent, vent arrière; et ils n'avaient pas même découvert les îles qui sont dans leur voisinage, telles que les îles Canaries et celles du Cap-Vert. Les puissances noires de l'Afrique n'ont jamais eu l'esprit de construire un brigantin; loin de s'étendre au dehors, elles ont laissé les peuples étrangers s'emparer de toutes leurs côtes: car, dans les anciens temps, les Égyptiens et les Phéniciens se sont établis sur leurs côtes orientales et septentrionales, qui sont aujourd'hui au pouvoir des Turcs et des Arabes; et depuis quelques siècles, les Portugais, les Anglais, les Danois, les Hollandais et les Français se sont saisis de ce qui en restait à l'orient, au midi et à l'occident, uniquement pour avoir des esclaves. Il faut, après tout, qu'une Providence particulière préserve le patrimoine de ces enfants de Chanaan, de l'avidité de leurs frères, les enfants de Sem et Japhet; car il est étonnant que nous autres surtout, fils de Japhet, qui, comme des cadets, cherchons fortune par tout le

monde, et qui, suivant la bénédiction de Noé, notre père, nous logeons jusque dans les tentes de Sem notre aîné, par nos comptoirs en Asie, nous n'ayons pas établi des colonies dans une partie de la terre aussi belle que la Nigritie, si voisine de nous, où la canne à sucre, le café et la plupart des productions de l'Amérique et de l'Asie peuvent croître, et enfin où les esclaves sont tout portés.

Les politiques attribueront les différents caractères des Nègres et des Européens à telles causes qu'il leur plaira. Pour moi, je le dis du fond de mon cœur, je ne connais point de livre où il y ait des monuments plus certains de l'histoire des nations et de celle de la nature que la *Genèse*.

²⁵ PAGE 255.

Je citerai encore un exemple des charmes ineffables que la religion répand sur l'innocence : il est tiré d'une relation assez peu estimée de l'île de Saint-Érini (ch. XII), par le père François Richard, jésuite missionnaire, mais où il y a des choses qui me plaisent par leur naïveté.

« Après diner, dit le père Richard, je me retirai à Saint-Georges, qui est « l'église principale de l'île de Stampalia. Ce fut là qu'un papa m'apporta un « livre d'Évangile, pour savoir si je lisais en leur langue aussi bien que j'y « parlais : un autre me vint demander si notre saint-père le pape était marié. Mais « ce qui me parut plus plaisant fut la demande d'une vieille femme, qui, après « m'avoir fort long-temps regardé, me pria de lui dire si véritablement je « croyais en Dieu et en la sainte Trinité. Oui, lui dis-je ; et pour l'assurer davantage, je fis le signe de la croix. Oh ! que cela va bien, dit-elle, que tu sois « chrétien ! Nous en doutions. Sur cela, je tirai de mon sein la croix que je « portais : cette femme, toute ravie d'aise, s'écria : Que cherchons-nous davantage pour savoir s'il est bon catholique, puisqu'il adore la croix ? Après « celle-ci, vint une autre à qui je demandai si elle voulait se confesser. Eh ! « quoi, dit-elle, n'y a-t-il point de péché de se confesser à vous autres ? Non, « dis-je ; car, quoique je sois Franc, je confesse en grec. Je m'en vais le « mander à notre évêque, reprit-elle. Un peu après, elle retourna, toute joyeuse « d'en avoir obtenu la permission. Après sa confession, je lui donnai un *agnus* « *Dei*, qu'elle ne manqua pas de montrer à tous, comme une chose qu'ils « n'avaient jamais vue. Incontinent je fus accablé d'une multitude de femmes « et d'enfants qui me pressaient de leur en donner. Je fis réponse que ces *agnus* « ne se donnaient qu'à ceux qui s'étaient confessés : ils s'offrirent, pour en « avoir, de se confesser, et le voulaient faire deux à deux ; à savoir, une fille avec « sa confidente, un jeune garçon avec son intime, qu'on appelait *αδελφοπειθον* « (adelphopeithon), frère de confiance, apportant pour raison qu'ils n'avaient « qu'un cœur, et partant rien ne devait être secret entre eux. J'eus de la peine « de les séparer ; toutefois, ils furent obligés d'obéir. »

On a souvent calomnié la religion, en lui attribuant nos malheurs politiques. Voici ce qu'en dit Montaigne, qui a vécu au milieu de ces guerres civiles : « Confessons la vérité : qui trieroit de l'armée mesme legitime et moyenne

« ceux qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore « ceux qui regardent seulement la protection des lois de leur pays, ou service « du prince, il n'en sauroit bastir une compagnie de gens d'armes complete. »

²⁶ PAGE 258.

Comme la plupart des hommes ne sont choqués des abus que dans le détail, parceque tout ce qui est grand leur impose du respect, je ne citerai ici que quelques effets de la vénalité dans la bourgeoisie. Tous les états subalternes, subordonnés aux autres de droit, en sont devenus les supérieurs de fait, par cela seulement qu'ils sont plus riches. Ainsi ce sont aujourd'hui les apothicaires qui emploient les médecins ; les procureurs, les avocats ; les marchands, les artistes ; les maîtres maçons, les architectes ; les libraires, les gens de lettres, même ceux de l'académie ; les loueurs de chaises dans les églises, les prédicateurs, etc.... Je n'en dirai pas davantage. On sent où cela mène. De cette vénalité seule doit s'ensuivre la décadence de tous les talents. Elle est, en effet, bien sensible, quand on compare ceux de ce siècle à ceux du siècle de Louis XIV.

²⁷ PAGE 271.

Nicolas de Villebois était né en Livonie, d'une famille française originaire de Bretagne. Il décida, à la bataille de Francfort, la victoire pour les Russes, en chargeant les Prussiens à la tête d'un régiment de fusiliers de l'artillerie, dont il était alors colonel. Cette action, jointe à son mérite personnel, lui valut le cordon bleu de Saint-André, et bientôt après la place de grand-maître de l'artillerie, dont il était revêtu quand j'arrivai en Russie. Quoique son crédit s'affaiblit alors, ce fut lui qui m'admit au service de sa majesté Catherine II, et qui me fit l'honneur de me présenter à elle comme un des officiers de son corps du génie. Il m'y préparait de l'avancement, conjointement avec le général Daniel Du Bosquet, chef du corps des ingénieurs ; ils firent l'un et l'autre tout ce qu'ils purent pour me retenir au service, en me le rendant agréable de toutes les manières, et en me proposant des établissements honorables et avantageux. Mais l'amour de ma patrie, que j'avais servie précédemment, et le désir de la servir encore, que des hommes à grand caractère nourrissaient de vaines espérances, me firent persister à demander mon congé, que j'obtins en 1765, avec le grade de capitaine. Au partir de Russie, je fis à mes frais une tentative pour le service de la France en Pologne, en me jetant dans le parti qu'elle protégeait : j'y courus de grands risques, puisque j'y fus fait prisonnier par le parti polonois-russe. De retour à Paris, j'ai donné des mémoires sur le Nord aux Affaires étrangères, où je présageais le partage futur de la Pologne par les puissances limitrophes. Ce partage s'est effectué quelques années après. Depuis, j'ai cherché à bien mériter de ma patrie par mes services, tant militaires aux îles, où j'étais capitaine ingénieur du roi, que litté-

* *Essais*, liv. II, chap. XII, page 247, éd. de Lefèvre, 1854.

raires en France, et j'ose dire aussi par ma conduite; mais je n'ai pas encore eu le bonheur d'éprouver dans ma fortune qu'elle eût agréé les sacrifices en tout genre que je lui avais faits.

²⁸ PAGE 274.

Divide et impera, a dit, je crois, Machiavel. Jugez de la bonté de cette maxime par le misérable état des pays où elle est née et où on l'a mise en pratique.

Les enfants n'apprenaient, à Sparte, qu'à obéir, à aimer la vertu, la patrie, et à vivre dans la plus intime union, jusque-là qu'ils étaient divisés dans leurs écoles en deux classes d'amants et d'aimés. Chez les autres peuples de la Grèce, l'éducation était arbitraire: il y avait beaucoup d'exercices d'éloquence, de lutte, de courses; des prix pythiens, olympiques, isthmiques, etc. Ces frivolités les remplirent de partialité. Lacédémone leur donna à tous la loi; et pendant qu'il fallait aux premiers, lorsqu'ils allaient combattre pour leur patrie, une paie, des harangues, des trompettes et des fifres pour exciter leur courage, il fallait, au contraire, retenir celui des Lacédémoniens. Ils allaient au combat sans appointements, sans discours, au son des flûtes, et en chantant tous ensemble l'hymne des deux frères jumeaux, Castor et Pollux.

²⁹ PAGE 276.

Passe pour le dieu trompeur du babil, du commerce et des filous; mais pour la sage Minerve! Cette considération m'a engagé à substituer le nom sans reproche de Minerve à celui de Mercure, qui est dans l'édition précédente.

³⁰ PAGE 277.

Michel Montaigne est encore un de ces hommes qui n'ont point été élevés dans les collèges: il n'y fut du moins que bien peu de temps; il fut instruit sans châtiements corporels et sans émulation dans la maison paternelle, par le plus doux des pères, et par des précepteurs dont il a conservé précieusement la mémoire dans ses écrits: il est devenu, par une éducation si opposée à la nôtre, un des meilleurs et des plus savants hommes de la nation.

³¹ PAGE 296.

Socrate avait fait une étude particulière de la nature; et quoique son jugement sur la durée et la conservation de ses ouvrages soit contraire à celui de notre philosophie, qui regarde surtout le globe de la terre comme dans un état progressif de ruine, il est parfaitement d'accord avec celui de l'Écriture sainte, qui assure positivement que Dieu le répare, et avec l'expérience que nous en avons, comme je l'ai déjà fait entrevoir. Il ne faut pas mépriser la physique des anciens, si ce n'est celle qui n'était que systématique. Nous devons nous rappeler qu'ils avaient fait, la plupart, des découvertes dont nous nous vantons aujourd'hui. Les philosophes toscans savaient l'art de conjurer le tonnerre. Le bon roi Numa

en fit l'expérience. Tullus Hostilius voulut l'imiter, mais il en fut la victime pour ne s'y être pas pris convenablement. (Voy. Plutarque.) Philolaüs, pythagoricien, avait dit avant Copernic que le soleil était au centre du monde, et avant Christophe Colomb, que la terre avait deux continents, celui-ci et le continent opposé. Plusieurs philosophes de l'antiquité avaient assuré que les comètes étaient des astres qui avaient un cours régulier; Pline même dit qu'elles se dirigent toutes vers le nord, ce qui est généralement vrai. Cependant, il n'y a pas deux cents ans qu'on croyait en Europe que c'étaient des feux qui s'enflammaient dans la moyenne région de l'air. On croyait encore dans ce temps-là que c'était la mer qui fournissait l'eau des fontaines et des fleuves, en filtrant à travers les terres, quoiqu'il soit dit dans cent endroits de l'Écriture que ce sont les pluies qui entretiennent les sources. Nous en sommes convaincus aujourd'hui par des observations savantes sur les évaporations des mers. Les monuments que les anciens nous ont transmis dans l'architecture, la sculpture, la poésie, la tragédie et l'histoire, nous serviront éternellement de modèles. Nous leur devons encore l'invention de presque tous les autres arts; et il est à présumer que ces arts avaient sur les nôtres la même supériorité que leurs arts libéraux. Quant aux sciences naturelles, ils ne nous ont laissé aucun objet de comparaison; d'ailleurs, les prêtres, qui s'en occupaient particulièrement, en cachaient la connaissance au peuple. Nous ne saurions douter qu'ils n'aient eu à ce sujet des lumières qui surpassaient les nôtres. Voyez ce que le judicieux chevalier Temple dit de la magie des anciens Égyptiens.

³² PAGE 501.

Voyez Flacourt, *Histoire de l'île de Madagascar*, chap. XLIV, page 182. Vous y trouverez cette prière, embarrassée de beaucoup de circonlocutions, mais renfermant le sens que je rapporte. Il est bien étrange que des nègres aient trouvé tous les attributs de Dieu dans les imperfections de l'homme. C'est avec raison que la sagesse divine a dit elle-même qu'elle s'était reposée sur toutes les nations: *Et in omni terra steti, et in omni populo primatum habui**. Je crois cependant que cette prière vient originairement des Arabes, et appartient au mahométisme qu'ils ont introduit à Madagascar.

³³ PAGE 519.

Je laisse maintenant le lecteur réfléchir sur la disparition totale de ces astres. L'antiquité avait observé sept étoiles dans les Pléiades: on n'en voit plus que six aujourd'hui. La septième disparut au siège de Troie. Ovide dit qu'elle fut si touchée du sort de cette malheureuse ville, que de douleur elle mit la main sur son visage. Je trouve dans le livre de Job un verset curieux, qui semble présager cette disparition, chapitre XXXVIII, v. 51: *Num quid conjungere valebis micantes stellas Pleiadas, aut gyrum Arcturi poteris dissipare?* « Pourrez-vous joindre ensemble les étoiles brillantes des Pléiades, et détourner l'Ourse

* *Ecclesiastique*, chap. XXIV, v. 9 et 10.

« de son cours ? » C'est ainsi que le traduit M. Le Maître de Sacy. Cependant, si j'ose dire ma pensée après ce savant homme, je donnerai un autre sens à la fin de ce passage : *Gyrum Arcturi dissipare*, veut dire, selon moi, dissiper l'attraction du pôle arctique. Je répéterai ici ce que j'ai déjà observé, que le livre de Job est rempli des connaissances les plus profondes de la nature.

³⁴ PAGE 364.

C'est l'harmonie qui rend tout sensible, comme c'est la monotonie qui fait tout disparaître. Non seulement les couleurs sont des consonnances harmoniques de la lumière; mais il n'y a point de corps coloré dont la nature ne relève la teinte par le contraste des deux couleurs extrêmes génératives, qui sont le blanc et le noir. Tout corps se détache par la lumière et l'ombre, dont la première tire sur le blanc, et la seconde sur le noir. Ainsi, chaque corps porte avec lui une harmonie complète.

Ceci n'est pas arrivé au hasard. Si nous étions éclairés, par exemple, par un air lumineux, nous n'apercevriions point la forme des corps; car leurs contours, leurs profils et leurs cavités seraient couverts d'une lumière uniforme, qui en ferait disparaître les parties saillantes et rentrantes. C'est donc par une providence bien convenable à la faiblesse de notre vue, que l'auteur de la nature a fait partir la lumière d'un seul point du ciel; et c'est par une intelligence aussi admirable qu'il a donné un mouvement de progression au soleil, qui est la source de cette lumière, afin qu'elle formât, avec les ombres, des harmonies variées à chaque instant. Il a aussi modifié cette lumière sur les objets terrestres, de manière qu'elle éclaire immédiatement et médiatement, par réfraction et par réflexion, et qu'elle étend ses nuances, et les harmonie avec celles de l'ombre d'une manière ineffable.

J.-J. Rousseau me disait un jour : « Les peintres donnent l'apparence d'un corps en relief à une surface unie : je voudrais bien leur voir donner celle d'une surface unie à un corps en relief. » Je ne lui répondis rien pour lors; mais ayant pensé depuis à la solution de ce problème d'optique, je ne l'ai pas trouvée impossible. Il n'y aurait, ce me semble, qu'à détruire un des extrêmes harmoniques qui rendent les corps saillants. Par exemple, pour aplanir un bas-relief, il faudrait qu'ils peignissent ses cavités de blanc, ou ses parties saillantes de noir. Ainsi, comme ils emploient l'harmonie du clair-obscur pour faire apparaître un corps sur une surface plane, ils pourraient se servir de la monotonie d'une seule teinte pour faire disparaître ceux qui sont en relief. Dans le premier cas, ils font voir un corps sans qu'on puisse le toucher; dans le second, ils feraient toucher un corps sans qu'on pût le voir. Cette magie-ci serait bien aussi surprenante que l'autre.

³⁵ PAGE 386.

Chaque organe est lui-même en opposition avec l'élément pour lequel il est destiné, en sorte que de leur opposition mutuelle naît une harmonie qui con-

stitue le plaisir qu'éprouve cet organe. Ceci est très remarquable, et confirme les principes que nous avons posés. Ainsi l'organe de la vue, ordonné principalement pour le soleil, est un corps qui lui est opposé, en ce qu'il est presque entièrement aqueux. Le soleil lance des rayons lumineux; l'œil, au contraire, est entouré de cils rembrunis qui l'ombragent. L'œil est encore voilé de paupières, qu'il ouvre et baisse à son gré; et il oppose de plus à la blancheur de la lumière une tunique toute noire, appelée l'uvée, qui tapisse l'extrémité du nerf optique.

Les autres parties du corps présentent de même des oppositions à l'action des éléments pour lesquels elles sont ordonnées. Ainsi, les pieds des animaux qui gravissent dans les rochers ont des molettes, comme ceux des tigres et des lions. Les animaux qui habitent les climats froids sont revêtus de fourrures chaudes, etc. Au reste, il ne faut pas compter trouver toujours ces contraires de la même espèce dans chaque animal. La nature a une infinité de moyens différents pour produire les mêmes effets, suivant les besoins de chaque individu.

³⁶ PAGE 387.

Cet homme était de Franche-Comté. Je ne l'ai vu qu'une fois, et j'ai oublié son nom et celui du régiment où il a servi : mais je n'ai pas perdu la mémoire de sa vertu, qui m'a été confirmée de bonne part. Lorsque son malheur l'eut forcé d'entrer aux Invalides, il se rappela qu'étant sergent, il avait engagé par surprise, dans un village, à l'instigation de son capitaine, le fils unique d'une pauvre veuve, lequel fut tué, trois mois après, dans une bataille. Cet homme, au ressouvenir de cette injustice, prit la résolution de s'abstenir de vin. Il vendait celui qu'on lui donnait à l'Hôtel des Invalides, et il en envoyait tous les six mois l'argent à la mère qu'il avait privée de son fils.

³⁷ PAGE 422.

Cette loi des contrastes est, à mon gré, une source délicieuse d'observations et de découvertes. Les femmes, je le répète, toujours plus près que nous de la nature, en font un usage perpétuel dans les couleurs dont elles assortissent leur parure, sans que jamais aucun naturaliste, que je sache, ait observé que la nature l'employait elle-même dans l'harmonie de tous ses ouvrages. On peut s'en convaincre sans sortir de sa maison. Par exemple, quoiqu'il y ait parmi les chiens une variété singulière de couleurs, jamais on n'en a vu de verts, de rouges ou de bleus; mais ils sont, pour l'ordinaire, de deux teintes opposées, l'une claire et l'autre rembrunie, afin que, quelque part qu'ils soient dans la maison, ils puissent être aperçus. Mais quoique les couleurs de ces animaux soient prises, ainsi que celles de la plupart des quadrupèdes, dans les deux termes extrêmes de la progression des couleurs, c'est-à-dire le noir et le blanc, je ne me rappelle pas avoir vu des chiens tout-à-fait blancs ou tout-à-fait noirs. Les blancs ont toujours quelques mouchetures sur la peau, ne fût-ce que le bout de leur museau, qui est noir. Ceux qui sont noirs ou bruns ont des